

ments, ses gloires et ses humiliations. C'est ce qu'il y a en lui de très spécial, de vraiment veuillotiste, — et je regrette de ne pouvoir le dire comme je le pense et le ressens. C'est même ce qui froisse et irrite certains lecteurs moins catholiques de Veillot, que nous ne veuillions pas séparer, nous, — comme si nous le pouvions, on comme si lui-même y aurait consenti — cette note spéciale des autres qualités qu'ils admirent en lui.

D'aucuns, en devenant catholiques, ont ajouté comme une épithète de plus à leur nom; lui, par cet acte, a conquis un nouveau substantif sur lequel tous les autres se sont greffés. Il n'est plus un journaliste, un ami, un artiste, un politique catholique; il est intégralement et d'abord un catholique, lequel, comme la substance porte l'accident, porte et dirige le journaliste, l'ami, le politique et l'artiste. La lumière qu'il reçoit de Rome devient la lumière dans laquelle il juge les hommes et les choses, les gouvernements, les gouvernés et les oeuvres même littéraires. Et nul n'a prouvé que ses jugements sont moins sûrs, parce que formulés dans cette lumière et d'après ce criterium. " L'Eglise, écrit-il, m'a donné la lumière et la paix. Je lui dois ma raison et mon coeur. C'est par elle que je sais, que j'admire, que j'aime, que je vois. Lorsqu'on l'attaque, j'ai les mouvements d'un fils qui voit frapper sa mère. "

Il est vrai que le rédacteur de l'*Univers* a fait bon marché des dynasties, des hommes et des partis. Au fond, il n'en a servi aucun; il s'en est servi, au service lui-même d'un règne unique: le règne social du Christ. En 1840, comme en 1851, et en 1873, c'est le même programme politique parce que c'est toujours le même programme religieux. " Au milieu des factions de toute espèce, proclame-t-il en 1842, nous n'appartenons qu'à l'Eglise et à la Patrie... Justes envers tous, soumis aux lois du pays, nous réservons notre hommage et notre